

Après les Ténèbres,

la Lumière !



Par B. OURIERE.

# Après les Ténèbres, la Lumière !



## AVANT - PROPOS

C'est la devise de Genève: POST TENEBRIS LUX ! Elle convient aux pages qui suivent, écrites par un homme qui, arrivé à l'extrême vieillesse, portant un regard en arrière et constatant avec joie et reconnaissance les voies de Dieu à son égard ne peut s'empêcher d'annoncer les vertus de celui qui l'a appelé des ténèbres à son admirable lumière. *1 Pierre 2:9.*

M. Ourière a vécu au Canada. Il a enseigné à Montréal. Les expériences qu'il a faites peuvent ouvrir à d'autres un sentier qui leur permettra de passer eux aussi, des ténèbres à la lumière.

*Les Éditeurs.*

# Après les Ténèbres, la Lumière !



Permettez-moi, mes Frères, à l'exemple du Grand Apôtre, de vous raconter ma conversion à l'Évangile de Jésus-Christ. Ce sera non seulement le meilleur moyen de vous faire admirer sa toute-puissance sur le cœur le plus rebelle, mais encore de stimuler votre zèle pour toutes les œuvres qui ont pour but de l'annoncer au monde.

Né à Brugairolles, petit village du département de l'Aude, le 31 mars 1823, je fus consacré dès ma naissance à la Vierge Marie. C'est vous dire que mes premières impressions et ma première éducation furent toutes cléricales.

Converti à 18 ans, à la suite d'une Retraite, prêchée par un Père Jésuite, je résolus de réaliser l'idéal chrétien parfait, et j'entrai au grand séminaire de Carcassonne, où je commençai mes études théologiques, que j'allai achever à Paris. A Carcassonne, j'avais reçu la tonsure de Mgr de Bonnehose et les quatre ordres mineurs de Mgr de la

Bouillerie. C'est à Paris que je fus consacré **sous-diacre, diacre et prêtre** par le Cardinal Marlot. C'était en 1858.

Ces sept ordres ecclésiastiques ne me suffirent pas. Voulant réaliser à tout prix mon idéal du chrétien et du prêtre parfait et assurer ainsi mon salut éternel, je renonçai entièrement au monde, et je fis les **trois vœux monastiques** entre les mains du supérieur général des Lazaristes.

Le sacrifice de moi-même était complet : prêtre et moine ! Quel idéal ! Prêcher au monde, par la parole et l'exemple, non seulement les préceptes, mais aussi les conseils de l'Évangile.

Revêtu maintenant d'une armure complète, j'étais en possession de tous les pouvoirs et de toutes les grâces d'État nécessaires pour l'accomplissement de ma mission. Aussi quand mon Supérieur général m'adressa ces paroles mémorables : "Allez maintenant, vous possédez la grâce nécessaire à l'œuvre que je vous confie, votre succès est certain" — je le crus sur parole comme si Dieu m'avait parlé par sa bouche, et dès lors je me sentis invincible. Mon ministère dans l'Église de Rome fut des plus variés, des plus actifs et des plus féconds. Il dura 16 ans. La Picardie, l'Artois, les Flandres et la Belgique furent les principaux théâtres de mon activité, ainsi que les villes de Vichy, Moulins, Limo-

ges, Périgueux et Rouen. Et je puis me rendre le témoignage que je fus un propagandiste ardent et passionné de l'Évangile de Jésus-Christ. Hélas ! J'étais aveugle et conducteur d'aveugles. Mes yeux ne s'ouvrirent à la lumière qu'à l'âge de 40 ans. Une circonstance dont je ne perdrai jamais le souvenir, en fut l'occasion.

Chargé de prêcher sur l'Immaculée Conception, obligé par conséquent de faire des recherches sur ce nouveau dogme, je parcourus avec avidité tout ce qui pouvait m'éclairer sur ce sujet. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, quand, ni dans les Écritures, ni dans la Tradition, je ne pus trouver un seul passage en faveur de ce dogme. Moment terrible ! Le doute avait traversé mon esprit comme un éclair, et ce n'est qu'en tremblant et le front chargé de tempêtes, que je m'écriai : "Si les autres dogmes n'ont pas un fondement plus solide, quelle foi puis-je avoir dans mon Église ?" Je voulus savoir. L'examen fut complet. Ce fut le moyen dont le Seigneur se servit pour m'amener à la pleine lumière. Le travail fut terrible, la lutte gigantesque ! Mais j'en sortis vainqueur. Je m'étais donc trompé pendant 40 ans, sans m'en douter et j'avais maintenu dans les ténèbres des milliers et des milliers d'aveugles, comme moi. Ce fut le moment le plus poignant et le plus tragique de mon existence. — Ma conscience

m'interdisait de prêcher désormais l'Évangile trompeur du Pape infallible. Je ne pouvais faire autrement.

Je sortis donc de cette Babylone idolâtre et menteuse que j'avais tant aimée, et je repris cette liberté que le Christ m'avait donnée et que j'avais prostituée entre les mains du Pape, et ma conscience me cria: "C'est bien". La rupture était complète et définitive. Et j'en fis part à mon Supérieur général et à Mgr Chigi, alors Nonce du Pape à Paris. C'était en 1874. Après les terribles combats intérieurs qui s'étaient livrés entre Dieu et moi, j'avais un besoin absolu de me recueillir et de passer quelque temps dans une retraite complète. Et, conduit par la main du Seigneur, je me retirai dans ce qui était considéré alors comme le bout du monde, au fond des États-Unis d'Amérique. J'évitais ainsi toute obsession désormais inutile de ma famille, de mes collègues et de mes amis. Je vécus là deux ans dans la méditation, le travail et la prière.

C'est là que j'entendis, comme autrefois Augustin dans son jardin de Milan, une voix intérieure qui me criait: "Tolle, lege!" (Prends et lis). Mais aussitôt une autre voix gronda à mon oreille comme un coup de tonnerre: "Anathème à celui qui lit ce livre". C'était la voix de cette Église inquiète et jalouse qui a intérêt aux ténèbres, qui les étend et

qui enveloppe comme d'un linceul les nations qui l'ont pour gardienne et pour géolière.

Je vous le demande, mes Frères, devais-je écouter la voix de cette Église qui lance les Syllabus et qui me cacha la Parole de Dieu? Je le lus et le relus, ce livre sacré que je connaissais si peu et dont mon Église m'avait presque interdit la lecture. J'avais soif de vérité et je voulais qu'elle s'emparât de moi sans intermédiaire et par sa seule force persuasive. Mes vœux furent exaucés. Je vis le Christ transfiguré sur la montagne. J'ai vu Moïse et Elie et je goûtai le bonheur de Pierre. Jésus! il n'était pas défiguré, celui-là! Il n'était ni falsifié ni diminué. Il était tel qu'il est et tel qu'il doit être. J'entendis la voix du Père qui disait avec éclat: "Écoutez-le".

Dites, mes Frères, dès ce moment, pouvais-je avoir honte de cet Évangile qui m'avait sauvé et qui réalisait si parfaitement l'idéal de ma jeunesse? Ma résolution fut bientôt prise. Il fallait lui rendre témoignage. Je ne pouvais faire autrement. Ma première pensée fut de rentrer aussitôt en France pour faire part à mes compatriotes de la grâce que le Seigneur m'avait accordée. Mais le Seigneur lui-même, par une intervention merveilleuse, voulut que j'annonçasse d'abord l'Évangile à la **Petite France**, comme l'appelait son messager mys-

térieur. C'est le Canada, en effet, qui eut les prémices de mon nouveau ministère. Ce fut à Montréal, à Québec, à Toronto et autres lieux que je fis part aux Canadiens des merveilles que le Seigneur avait accomplies en ma faveur.

\*

\* \*

C'est à Montréal que je préparai une élite de jeunes étudiants, convertis du papisme pour l'évangélisation de leur patrie.

Entouré depuis trois ans de la sympathie de mes collègues et des étudiants de la Faculté, aimé de mes paroissiens de l'Eglise du Sauveur, tous convertis du papisme comme moi, j'étais le plus heureux des hommes, quand je me vis obligé de revenir en France, Mme Ourière ne pouvant plus supporter le climat rigoureux du Canada... En m'y amenant le Seigneur avait son but. Il entra dans son dessein de miséricorde que je me fixe à Narbonne pour reprendre une Oeuvre évangélique qui venait d'être abandonnée. A peine, en effet, étais-je arrivé dans ma famille que quelques chrétiens inconnus de moi comme j'étais inconnu d'eux, m'appelèrent à Narbonne et, après m'avoir vu et entendu, m'engagèrent si fortement à ne pas les abandonner, que, voyant la

un appel évident de Dieu, j'eus compassion d'eux et je me chargeai d'une Oeuvre bien ingrate, il est vrai, et bien difficile, mais où le Seigneur m'accorda de grandes bénédictions pendant quatorze ans. Grâce à la Société Evangélique de Genève, je pus y annoncer cet Evangile qui était entièrement inconnu de la plupart de mes compatriotes. Narbonne, Coursan, et toutes les localités de l'arrondissement, Perpignan, Elne, Rivesaltes, Lésignan, Carcassonne en entendirent la voix.

Baptêmes, mariages, enterrements, conférences, réunions publiques me fournirent pendant 14 ans, mille occasions d'annoncer cet Evangile qui m'a sauvé.

Puis, ô merveille de la Grâce! ce fut à quatre reprises différentes, en Hollande et en Belgique, dans ces anciennes et fameuses Eglises Wallonnes que j'eus le privilège de rendre témoignage de cet Evangile qui m'avait sauvé avec tant d'autres.

Voilà 49 ans, mes frères, qu'il m'a été révélé dans sa pureté et sa plénitude et que j'y découvre tous les jours de nouvelles richesses.

**C'est par l'Evangile** de J. C. que j'ai retrouvé **la vérité**, sans altération, sans alliage et sans changement.

**C'est par Lui**, que j'ai retrouvé cette **morale** pure et inaltérable que la Casuistique et l'abominable

confession avaient souvent faussée, affaiblie ou souillée.

**C'est par Lui**, que j'ai retrouvé cette **liberté** que le Christ m'avait apportée et que le Pape m'avait ravie.

**C'est par l'Évangile** de J. C. que j'ai reconquis cette **responsabilité morale** et cette **dignité personnelle** qui, de cadavre et d'automate, ont fait de moi un homme.

**C'est par l'Évangile** de J. C. que j'ai retrouvé **la vie**.

Je ne vis plus, il est vrai, de formes, de pratiques, d'observances, de rosaires, de médailles et de scapulaires. Je ne vais plus m'abreuver aux sources de Lourdes et de la Salette. C'est le Christ et Lui seul qui est ma vie; la source et le principe de mon relèvement.

**C'est par l'Évangile** de J. C. que j'ai retrouvé la **paix** avec tous ses charmes et ses consolations. Je n'ai plus besoin de recourir à dix confesseurs, incapables de se sauver eux-mêmes. C'est Jésus qui me la donne.

**C'est par l'Évangile** de J. C. que j'ai trouvé enfin le **salut complet**, l'unique nécessaire, avec son assurance dans ma communion constante avec mon Sauveur. Ah! ce n'est plus moi qui **fais** mon salut! qui **gagne** le ciel, qui **mérite** le salut éternel! Hélas!

que suis-je pour me sauver moi-même, quelles oeuvres seraient capables de produire un tel résultat! Ah! c'est le sang de Jésus-Christ qui m'a sauvé. Je le sais, je le sens. Il ne me reste qu'à l'aimer, qu'à le servir, qu'à l'imiter et qu'à faire partager mon bonheur à mes frères, en les amenant à Celui qui m'a sauvé.

Voilà, mes Frères, la transformation opérée en moi, par l'Évangile de J.-C., et voilà pourquoi depuis 49 ans, **je proteste**, par la plume, par la parole et par la prière contre le paganisme de cette malheureuse Église que j'ai abandonnée... Je ne puis vous donner ici la longue liste des attentats qu'elle a commis contre la Parole de Dieu. Je n'en signalerai en terminant que deux dont s'enorgueillit Marseille et qui s'étaient insolemment sous les yeux de tous dans cette grande ville.

Jésus-Christ nous dit: (Jean X, 14) "Je suis la Porte: nul ne vient au Père que par Moi." **Ce n'est pas vrai**, riposte cette malheureuse Église, c'est Marie qui est le refuge des pécheurs et la Porte du Ciel. Et de peur qu'on ne l'oublie, elle l'a fait graver sur la porte d'entrée de Notre-Dame de la Garde, en sorte **qu'en réalité et de fait**, J.-C. n'est plus rien et que la "**Bonne Mère**" est tout...

Dieu nous a donné une Loi. Dans cette Loi il y a un deuxième commandement qui défend de faire

des Images et de leur rendre un culte. “**Je m’en moque**, dit encore cette malheureuse Eglise, ce commandement gêne ma passion idolâtre et le commerce qui l’entretient. Je le supprime.” Cherchez le deuxième commandement dans le Catéchisme Papiste, vous ne le trouverez pas, mais pour conserver le chiffre 10 elle a coupé le neuvième en deux...

Ah! mes Frères bien-aimés, vous ne sauriez jamais assez apprécier le privilège d’être nés en dehors de cette atmosphère empoisonnée. Mais, prenez garde! Malheur à vous, si vous vous laissiez séduire par les charmes de cette fille de Satan. Je vais finir, et mon dernier mot sera pour ma Patrie bien-aimée. Pauvre France! Ah! tu paies cher la Saint-Barthélemy et la révocation de l’Edit de Nantes, ces deux grands attentats à la liberté de conscience. Ils sont partis ceux qui pouvaient te sauver, **emportant avec eux l’Evangile** et ils ne sont pas revenus. Depuis ces jours maudits, pauvre France, tu flottes entre le Papisme et l’Athéisme, entre l’Anarchie et l’Absolutisme. Tu siffles les Prêtres qui t’ont perdue, mais tu les subis...

Ah! qu’il revienne cet Evangile sacré! Qu’il soit partout annoncé, proclamé, répandu, et que, grâce à sa puissance merveilleuse, avant de mourir, je voie se lever l’aurore du relèvement de ma France bien-aimée. Amen!

Ce voeu suprême m’est dicté par le plus pur et le plus ardent patriotisme, parce que, parvenu à la fin de ma longue course à travers ce monde de ténèbres et de misère, je suis plus que jamais convaincu que seul le pur Evangile peut sauver la France et que c’est pour notre Patrie une question de vie ou de mort. Mais, Seigneur mon Dieu, tu veux que la France vive et que, prenant bientôt dans ses mains vaillantes l’Evangile Eternel, elle marche à la tête de toutes les nations, les entraînant, **cette fois**, au nom de ton Fils, à la conquête de la liberté, de l’égalité et de la fraternité véritables. Amen! Seigneur! Amen!

Ourière.



FIN